

didi18

Présente

Adolf Hitler

Discours de la Victoire
à l'Opéra Kroll, 19 juillet 1940


SHOUT
SHARE
IT

Le soir du 19 Juillet 1940, le Reichstag allemand s'est assemblé afin de recevoir des éclaircissements de la part du gouvernement du Reich.

Le Führer se rend à cette réunion à la maison de l'Opéra Kröll, près de 1,000 stations de radio ont transmis le discours en 30 langues dans le monde entier.

Le Führer a appelé l'assemblée du Reichstag au milieu de la violente bataille pour la liberté de la nation allemande, afin de permettre de donner à la population un aperçu du processus historique unique, à remercier les soldats et de lancer un appel à la raison à l'Angleterre.

Il n'y a aucune raison de forcer la poursuite des combats de cette bataille. La fin serait la destruction des deux pays.

"M. Churchill pense que ce pourrait être l'Allemagne, je sais que ce sera l'Angleterre."
A dit le Führer.

Députés !

Hommes du Reichstag allemand !

En plein milieu de cette lutte titanesque, livrée pour la liberté et pour l'avenir de la nation allemande, je vous ai fait convoquer à cette séance. Les motifs de cette initiative résident dans la nécessité de permettre à notre propre peuple de bien se pénétrer de l'importance historique, véritablement unique, des événements que nous avons vécus, mais en même temps de remercier les valeureux soldats allemands. Ils s'inspirent en outre de l'intention de nous efforcer d'adresser un nouvel et dernier appel à la raison universelle.

Celui qui compare les facteurs d'où est sorti ce règlement de comptes historiques avec l'ampleur, la grandeur et la portée des évènements militaires, doit reconnaître qu'il n'y a aucune proportion entre les épisodes et les sacrifices de cette lutte et les raisons qui l'ont provoquée, à moins que ces raisons n'aient elles-mêmes été que les prétextes pour réaliser des intentions cachées.

Le programme du mouvement national-socialiste, en tant qu'il se rapportait à la forme future des relations du Reich avec le reste du monde, était une tentative d'amener la révision du traité de Versailles en tout état de cause, mais autant que possible par la voie pacifique.
Cette révision était une nécessité naturelle. L'intolérabilité des clauses du traité de Versailles ne résidait pas seulement dans l'humiliante discrimination infligée au peuple allemand et correspondant d'ailleurs à l'avilissement qui résultait du désarmement assuré de ce peuple, mais surtout dans la destruction matérielle, consécutive, du présent et dans l'anéantissement, projeté, de l'avenir d'un des plus grands peuples civilisés du monde, dans l'accumulation complètement absurde d'énormes quantités de pays sous la domination de quelques États, dans la spoliation du vaincu, désormais privé des fondements irremplaçables de son existence et de ses biens vitaux les plus indispensables. Le fait qu'au cours même de la rédaction de ce diktat, des hommes clairvoyants, ont, même dans les rangs de la partie adverse, mis en garde contre l'application définitive des clauses de cette œuvre de folie, est une preuve de la conviction, qui régnait même dans ces milieux, qu'il était impossible de maintenir ce diktat dans les temps à venir.

Évidemment, on a réduit leurs objections et leurs protestations au silence en assurant que la Société des Nations, nouvellement formée, garantissait, dans ses statuts, la possibilité de réviser ces dispositions et même était compétente pour le faire. L'espoir d'une révision n'a donc jamais été considéré comme quelque chose d'illicite, mais comme quelque chose de naturel. Malheureusement, conformément à la volonté des hommes responsables du diktat de Versailles, l'institution de Genève ne s'est point considérée comme un organisme, chargé de préparer des révisions raisonnables; dès le début, au contraire, elle s'est uniquement considérée comme le garant de l'exécution et du maintien impitoyable des clauses de Versailles.

Tous les efforts tentés par l'Allemagne démocratique pour arriver, par la voie de la révision, à donner au peuple allemand l'égalité des droits, sont restés sans succès.

Résolution de se libérer des chaines de Versailles.

Or, il est dans l'intérêt d'un vainqueur de présenter les stipulations qui lui sont utiles comme sacrées pour tous et il est dans la nature de l'instinct de conservation du vaincu de recouvrer les droits universels de l'homme. Pour lui, le diktat d'un vainqueur arrogant avait d'autant moins force de loi que cet adversaire n'était pas un loyal vainqueur. Un rare malheur a voulu que, dans les années 1914 à 1918, le Reich allemand ait été très mal dirigé. C'est à cette circonstance, c'est à la foi, à la confiance du peuple allemand, - auquel les yeux n'avaient pas encore été ouverts, - dans la parole d'hommes d'État démocratiques qu'il fallut attribuer notre déclin.

Aussi, pour tout honnête Allemand, la revendication anglo-française tendant à imposer le diktat de Versailles comme une sorte d'instauration d'un droit international, voire supérieur, n'était-elle qu'une insolente prétention et la supposition que justement des hommes d'État anglais ou français étaient les gardiens du droit ou même de la civilisation humaine, une impudente sottise. Impudence suffisamment... illustrée par les résultats on ne peut plus médiocres obtenus dans ces domaines. En effet, aucune partie du monde n'a été gouvernée avec un tel minimum d'intelligence, de morale et de civilisation que cette partie qui fut livrée, à l'époque, aux fureurs de certains hommes d'État démocratiques. Dans son programme, le mouvement national-socialiste a proclamé outre l'affranchissement, dans le domaine intérieur, du joug judéo-capitaliste exercé par une mince couche ploutocrate-démocrate d'exploiteurs, la résolution dans le domaine extérieur de libérer le Reich des chaînes du diktat de Versailles.

Les exigences allemandes visant à cette révision étaient nécessaires et naturelles pour l'existence et l'honneur de tout grand peuple. Un jour, la postérité dira qu'elles étaient infiniment modérées.

Cependant, il fallut, en pratique, imposer ces exigences contre la volonté des dirigeants anglais et français. Nous avons donc tous considéré précisément comme un succès de la direction politique du troisième Reich le fait que, durant des années, ces révisions aient pu se faire sans guerre. Non pas, comme le prétendaient les démagogues britanniques et français, parce que nous n'aurions pas été en état de faire la guerre. Mais lorsqu'enfin il sembla, grâce à un certain réveil de la raison, que le reste des problèmes pourrait être résolu pacifiquement par une collaboration internationale, l'accord, conclu en ce sens le 29 septembre 1938 à Munich par les quatre grands États qui y étaient essentiellement intéressés, non seulement ne fut pas accueilli avec faveur par l'opinion publique à Londres et à Paris, mais il y fut condamné comme un abominable signe de faiblesse.

Les fauteurs de guerre du judéo-capitalisme couverts de sang virent dans la possibilité du succès d'une telle révision pacifique l'évanouissement d'occasions tangibles de réaliser leurs plans insensés. La conjuration de misérables créatures politiciennes vénales et de magnats de la finance avides d'argent se forma, une fois de plus, cette coalition de gens pour lesquels la guerre est un prétexte bienvenu de faire prospérer leurs affaires. Le poison international juif, virus des peuples, commença à faire son œuvre de désagrégation de la saine raison, les folliculaires s'entendirent à représenter les hommes honnêtes qui voulaient la paix en "mauviettes" et en traîtres au pays et à dénoncer les partis d'opposition comme constituant la cinquième colonne, pour supprimer ainsi toute résistance intérieure à leur criminelle politique de guerre. Juifs et francs-maçons, fabricants d'armes et profiteurs de guerre,

mercantis internationaux et agioteurs de Bourse prouvèrent des séides, véritables "desperados" et Herostrates, qui proposèrent la guerre comme quelque chose de souhaitable et d'ardemment désirable.

L'attitude de la Pologne.

Ce sont ces criminels qui ont encouragé l'État polonais à prendre une attitude qui ne répondait aucunement à la revendication allemande et encore moins aux conséquences qui en devaient résulter.

Car c'est précisément envers la Pologne que le Reich, depuis l'arrivée du National-socialisme au pouvoir, s'est imposé, véritablement, de faire œuvre d'abnégation. L'une des mesures les plus viles et les plus stupides du diktat de Versailles, à savoir l'arrachement au Reich d'une vieille province allemande, réclamait en quelque sorte d'elle-même d'être révisée ! Et qu'ai-je exigé ?

Je dois ici parler de moi, parce qu'aucun autre homme d'État n'aurait pu oser proposer, comme je l'ai fait, une solution au peuple allemand. Cette solution ne demandait que le retour de Dantzig au Reich soit la réintégration d'une ville purement allemande depuis toujours ainsi que la création d'une communication du Reich avec la province qui lui avait été arrachée et cela même, sous la condition de plébiscites qui devaient, eux-mêmes, être contrôlés par un forum international. Si M. Churchill et les autres "va-t-en-guerre", avaient senti en eux ne fût-ce qu'une fraction de cette responsabilité que j'ai éprouvée envers l'Europe, ils ne se seraient jamais lancés dans leur jeu infâme.

Car ce sont seulement ces Messieurs et les autres intéressés à la guerre en Europe et hors d'Europe qui sont cause que la Pologne, qui repoussa des propositions ne portant nullement atteinte à son honneur et son intégrité, eut recours au terrorisme et aux armes.

Ici encore nous avons fait preuve d'empire sur nous-mêmes à un degré sans exemple. C'est ce qui nous a fait chercher quand même pendant des mois le chemin d'une entente pacifique, malgré les meurtres commis sans discontinuer sur des hommes de notre sang allemand, enfin, même malgré le massacre de dizaines de milliers de nos frères de race.

Comment furent trouvés les documents ?

Quelle était en effet la situation?

Une des créations les plus nébuleuses du diktat de Versailles, un croquemitaine politique et militaire bouffi de prétention, insulte des mois durant un État et menace de le battre en brèche, de livrer bataille devant Berlin, de tailler en menues pièces les armées allemandes, de reculer sa frontière jusqu'à l'Oder, voire jusqu'à l'Elbe, etc. etc. Et cet État, l'Allemagne, assiste impassible, et des mois durant, à ces agissements quoiqu'il n'eût eu qu'un coup de coude à donner pour dégonfler cette outre boursouflée de sottise et d'orgueil.

Le 2 septembre encore, on aurait pu éviter ce combat. Mussolini fit alors la proposition de mettre fin aussitôt à toutes les hostilités et d'entamer des négociations pacifiques. Quoique l'Allemagne vît avancer triomphalement ses troupes, j'acceptai. Seulement, ce que cherchaient les bellicistes anglo-français, c'était la guerre et non la paix. Et ce qu'il leur fallait, c'était une

guerre de longue durée, une guerre qui, d'après le mot de Monsieur Chamberlain, durât au moins trois ans, car entre temps, ils avaient converti leurs capitaux en actions d'industrie de guerre, ils avaient acheté la machinerie et il leur fallait maintenant un certain temps pour faire prospérer leur négoce et amortir leurs capitaux investis. Et puis : quelle valeur représentent, pour ces cosmopolitards, des Polonais, des Tchèques ou d'autres peuples ?

Le 19 juin 1940, à la gare de la Charité, un soldat allemand, en furetant dans un des wagons qui y stationnaient, découvrit un document étrange. Il remit aussitôt ce document, puisqu'il portait une mention spéciale, à l'autorité de son ressort. De là ce document fut transmis à d'autres services qui se rendirent compte qu'ils étaient sur une trace conduisant à des découvertes importantes. La gare fut soumise de nouveau à des investigations minutieuses.

C'est ainsi que tomba aux mains du commandement supérieur de notre armée une série de documents d'importance historique vraiment unique. Ce qu'on avait trouvé, c'étaient les pièces secrètes du conseil de guerre suprême des alliés, ainsi que les procès-verbaux de toutes les séances de cette illustre assemblée. Et, pour le coup, il ne sera pas possible à Mister Churchill de contester simplement ou de subtiliser à coups de mensonges l'authenticité des documents comme il a essayé de faire il y a quelque temps pour les documents de Varsovie.

Car ces documents portent tous en marge des notes de la propre main de MM. Gamelin, Daladier, Weygand, etc., qui peuvent donc en confirmer l'authenticité à toute heure, ou peut être aussi la nier. Et ces documents apportent des éclaircissements sur les agissements de messieurs les intéressés à la guerre et agents d'extension de la guerre. Ils montreront avant tout comment pour ces politiciens et militaires au cœur de pierre tous les petits peuples n'étaient qu'un moyen de parvenir à leurs fins, comment ils ont essayé d'employer la Finlande pour leurs intérêts, comment ils s'étaient décidés à porter la guerre en Norvège et en Suède, comment ils avaient l'intention de mettre en feu les Balkans afin d'en recevoir l'assistance de centaines de divisions, comment ils firent des préparatifs pour le bombardement de Batum et de Bakou, mettant à profit une interprétation aussi intéressée que dépourvue de scrupules d'une neutralité turque qui ne leur était pas hostile, comment ils attirèrent toujours davantage dans leurs filets les Pays-Bas et la Belgique et finalement les empêtrèrent dans des accords d'états-majors, constituant des engagements formels et tant d'autres choses.

Mais ces documents donnent aussi une image de toute la méthode d'amateurisme avec laquelle ces provocateurs de guerre politicailleurs tentèrent de maîtriser l'incendie, qu'ils avaient eux-mêmes allumé, de leur démocratisme militaire, qui partage la responsabilité du sort atroce qu'ils préparèrent à des centaines de milliers et des millions de soldats de leurs propres pays, de leur barbare manque de conscience, avec lequel ils poussèrent sciemment et froidement leurs peuples à une évacuation en masses dont les répercussions militaires devaient avoir des suites surtout nuisibles pour eux-mêmes, mais d'une atrocité douloureuse pour le commun des hommes.

Or, ces mêmes criminels sont en même temps responsables d'avoir poussé la Pologne à coups de fouet dans la guerre.

Dix-huit jours plus tard, cette campagne était pratiquement terminée.

L’appel à la paix du 6 octobre.

Le 6 octobre 1939, je parlai de cet endroit au peuple allemand, la deuxième fois depuis le début de cette guerre. Je pouvais lui annoncer le brillant écrasement militaire de l'État polonais. En même temps, j'adressai alors un appel au bon sens des hommes responsables des États ennemis et aux peuples eux-mêmes. Je les ai prévenus d'une continuation de la guerre dont les suites ne pouvaient être que désastreuses. Je mis particulièrement les Français en garde contre une lutte devant nécessairement se propager au-delà de la frontière, et qui, quelle qu'en pût être l'issue, devait avoir des conséquences terribles. J'ai alors adressé ce même appel au reste du monde, toutefois - ainsi que je le déclarai - avec la crainte non seulement de ne pas être entendu mais au contraire, de provoquer maintenant plus que jamais, la fureur des fauteurs de guerre intéressés. C'est ce qui s'est exactement produit. Les éléments responsables d'Angleterre et de France ont vu dans cet appel de ma part une attaque dangereuse contre leur "affaire de guerre".

Ils se mirent immédiatement en devoir de déclarer que toute idée d'une entente n'avait aucune chance de succès et serait même considérée comme un crime, qu'on devait continuer la guerre au nom de la culture, de l'humanité, de la fortune, du progrès, de la civilisation, et - aide que pourra - même au nom de la sainte religion, et qu'on devait mobiliser pour cela des nègres et des hommes de la brousse, et qu'à coup sûr la victoire viendrait alors d'elle-même, qu'à vrai dire il suffisait de la prendre. Ils pensaient que moi-même je devais bien le savoir, et l'aurais su effectivement depuis longtemps, et que pour cette raison seulement, je lancerais au monde un appel à la paix. Car si j'avais été en mesure de croire à la victoire, je n'aurais pas - selon leur dire- proposé à l'Angleterre et à la France une entente inconditionnelle ! Ces excitateurs avaient réussi à me faire passer pour un vrai lâche devant le reste du monde.

Mon offre de paix me valut des injures, des insultes personnelles, Monsieur Chamberlain me conspua formellement devant l'opinion publique mondiale et refusa, suivant les instructions des excitateurs et provocateurs Churchill, Duff Cooper, Eden, Bore Belisha, etc., même de parler de la paix, encore moins de faire quelque chose pour elle.

Cette clique d’intérêts de grand capitalisme a ainsi réclamé à grands cris la continuation de la guerre. Ce nouveau chapitre vient de débuter.

J'ai déjà assuré une fois, et vous le savez tous, mes compatriotes, que lorsque pendant un certain temps je ne parle pas et qu'il ne se passe rien d'autre cela ne veut pas dire que je ne fasse rien. C'est que chez nous, il n'est pas nécessaire comme dans les démocraties, de quintupler ou de décupler chaque avion construit et de le crier ensuite, par les fenêtres, dans le monde. Même pour les poules il n'est pas très sage d'annoncer à haute voix chaque œuf à peine pondu. Mais il est encore plus bête que des hommes d'État racontent déjà au monde des projets, qui ne sont encore qu'à l'état d'esquisses, pour lui en donner connaissance à temps. C'est au bavardage effréné de deux de ces grands dirigeants d’États démocratiques que nous avons dû d'être constamment au courant des plans d'extension de la guerre de nos adversaires et en particulier de sa concentration en Norvège et en Suède.

L'immixtion des Puissances occidentales dans le nord.

Tandis que cette clique anglo-française de fauteurs de guerre regardait ainsi autour d'elle, à la recherche de nouvelles possibilités d'extension de la guerre et pour mettre éventuellement le grappin sur de nouvelles victimes, je me suis employé à parfaire l'organisation militaire allemande, à former de nouvelles élites, à mettre en train la production du matériel de guerre, ainsi qu'à ordonner l'ultime préparation de toute l'armée à ses nouvelles tâches. Le mauvais temps de la fin de l'automne et de l'hiver obligea en outre à retarder les opérations militaires.

Dans le courant du mois de mars, nous eûmes connaissance des intentions des Franco-Britanniques, de se faufiler dans le conflit russo-finlandais, bien moins pour secourir la Finlande que pour nuire à la Russie, que l'on considérait comme une puissance collaborant avec l'Allemagne. C'est de cette intention que naquit graduellement la décision d'intervenir directement et activement en Finlande, si de quelque manière c'était possible, afin de créer une base, d'où l'on pût porter la guerre dans la Baltique. Mais simultanément se faisaient jour, avec toujours plus de netteté, les propositions du Conseil de guerre suprême des alliés, soit d'allumer l'incendie dans les Balkans ou en Asie-Mineure, pour couper les fournitures de pétrole russe et roumain à l'Allemagne, soit de faire main basse sur les minerais de fer de la Suède. Dans ce but, on devait procéder à un débarquement de troupes en Norvège et avant tout, occuper le chemin de fer affecté au transport des minerais depuis Narvik jusqu'au port de Luléa en territoire suédois.

La conclusion de la paix entre la Russie et la Finlande relégua dans l'ombre en dernière minute l'action déjà résolue contre les États nordiques. Mais quelques jours plus tard déjà, ces intentions reprirent corps et se concrétisèrent en une décision nette. L'Angleterre et la France étaient d'accord pour occuper par surprise une série de points importants en Norvège et empêcher de la sorte que l'Allemagne fût encore ravitaillée de minerais suédois pour faire la guerre. Afin de s'assurer sans réserve des minerais suédois, on se proposait d'envahir la Suède elle-même et d'écarter de son chemin, si possible à l'amiable, mais au besoin par la violence, les forces peu considérables que la Suède était à même de leur opposer.

Si nous avons appris l'imminence du danger, c'est grâce à l'incoercible loquacité du Premier Lord de l'Amirauté en personne. La chose nous fut confirmée par une indication donnée à un diplomate étranger par le président du conseil français Reynaud. Que la date fixée ait déjà été reculée deux fois avant le 8 avril, que le 8 l'occupation dût avoir lieu, que le 8 fût donc la troisième et dernière date fixée pour ce coup de main, voilà ce que nous ne savons que depuis peu et, à vrai dire, nous n'en avons eu la confirmation définitive que grâce à la découverte des procès-verbaux du conseil de guerre suprême des alliés.

Dès que se dessina plus nettement le danger de voir le Nord impliqué dans la guerre, j'ai donné ordre à l'armée allemande de prendre les mesures que comportait la situation.

Le cas de l'«Altmark» avait déjà prouvé que le Gouvernement norvégien n'était pas disposé à garder la neutralité. Outre cela, nous savions par des renseignements de nos agents qu'il existait déjà une entente absolue du moins entre les éléments dirigeants du Gouvernement norvégien et les puissances alliées.

Finalement l'attitude de la Norvège devant la violation de ses eaux territoriales par les mouilleurs de mines britanniques dissipa nos derniers doutes. **Alors fut déclenchée l'action allemande qui avait été préparée jusque dans les moindres détails.**

La riposte allemande dans le nord.

En fait la situation se présentait à nos yeux un peu autrement que le 9 avril. Alors que nous croyions, à cette date, n'avoir devancé l'occupation anglaise que de peu d'heures, nous savons à présent que le débarquement des troupes anglaises était déjà prévu pour le 8, que l'embarquement des unités britanniques avait commencé dès le 5 et le 6, mais qu'au même instant arrivèrent les premières nouvelles concernant les mesures allemandes, notamment au sujet du départ de la flotte allemande et que, sous l'impression de ce fait, Mr. Churchill prit le parti de débarquer les unités déjà embarquées pour faire dépister d'abord et attaquer par la flotte britannique les navires allemands.

Cette tentative échoua. Un seul contre- torpilleur anglais entra en contact avec des forces navales allemandes et fut coulé. Ce bateau ne réussit plus à transmettre aucune nouvelle à l'amirauté britannique ou à des forces navales anglaises. C'est ainsi que le 9 eut lieu le débarquement d'avant-gardes allemandes dans une région qui s'étendait au nord à partir d'Oslo jusqu'à Narvik. Lorsque ces nouvelles parvinrent à Londres, le Premier Lord de l'Amirauté, Mr. Churchill, attendait depuis de longues heures les succès de sa flotte.

Ce coup, mes Députés, a été l'entreprise la plus hardie dans toute l'histoire des guerres de l'Allemagne. Son succès ne fut possible que, grâce aux chefs et à l'attitude de tous les soldats allemands qui y participèrent. Ce que nos trois armes, l'Armée, la Marine et l'Aviation ont réalisé dans cette lutte en Norvège leur assure la gloire des plus hautes vertus du soldat.

La marine

exécuta ses opérations et, plus tard, les transports contre un ennemi qui, dans l'ensemble, était dix fois plus fort. Toutes les unités de notre jeune marine de guerre se sont couvertes là d'une gloire immortelle. Ce n'est qu'après la guerre qu'il sera permis de parler des difficultés qui se sont produites précisément dans cette campagne par suite de nombreux revers, pertes et accidents imprévus.

Le fait d'avoir finalement tout surmonté est dû à l'attitude des chefs et de la troupe.

L’aviation,

qui souvent constituait le seul moyen de transport et de liaison dans cet énorme espace, s'était surpassée elle-même. L'héroïsme opiniâtre de ces aviateurs de transport qui, en dépit d'un incroyable mauvais temps, repartaient sans cesse vers le pays du soleil de minuit pour y déposer des soldats dans la tempête de neige ou pour y jeter des charges, n'est pas moins glorieux que les attaques d'une folle hardiesse contre l'adversaire, ses navires et ses troupes de débarquement. Les fjords de la Norvège sont devenus le tombeau de nombreux

navires de guerre britanniques. La flotte anglaise dut finalement céder aux attaques ininterrompues et déchaînées de bombardiers et de stukas allemands et évacuer ces lieux dont, peu de semaines auparavant, un journal anglais avait prétendu avec tant de tact que ce serait un plaisir pour l'Angleterre d'y accepter l'invite allemande au combat.

L'Armée.

La traversée, à elle seule, imposait aux soldats de l'armée de grands efforts. Des transports de troupes par avions lui avaient sur plusieurs points permis de prendre pied. Alors les divisions affluèrent l'une après l'autre et la guerre commença dans une région qui, par les conditions naturelles du sol, possédait une extrême puissance défensive et qui, pour autant qu'il s'agissait d'unités norvégiennes, fut aussi très vaillamment défendue. En ce qui concerne les Anglais débarqués en Norvège, on peut assurément se borner à dire que la seule chose remarquable dans leur présence a été l'absence de scrupules avec laquelle on a débarqué comme corps expéditionnaire des soldats si mal instruits, si insuffisamment armés et si misérablement conduits. D'emblée, ils se trouvaient sûrement en état d'infériorité ; or, précisément ce que l'infanterie allemande, les troupes du génie, ce que nos artilleurs, nos troupes de transmission et de construction, ont réalisé en Norvège, mérite d'être qualifié de fier héroïsme dans la lutte et le labeur.

Le nom de Narvik restera à jamais dans l'histoire un glorieux témoignage de l'esprit qui anime l'armée de la Grande-Allemagne nationale-socialiste.

Messieurs Churchill, Chamberlain, et Daladier, etc. tout récemment encore, étaient fort mal informés de la nature de l'Union allemande. J'ai annoncé, à l'époque, que l'avenir leur ouvrirait probablement les yeux. Il me faut supposer que précisément l'emploi de troupes montagnardes de la Marche de l'Est sur ce front le plus septentrional de notre lutte pour la liberté, les aura suffisamment renseignés sur le Grand-Allemand Reich et ses fils.

Il est dommage que les grenadiers de M. Chamberlain n'aient pas accordé à cette rencontre une attention suffisante et surtout durable, mais qu'ils aient préféré en rester aux premières preuves des sentiments qu'avaient les parties de notre peuple revenues récemment au Reich.

Le général von Falkenhorst a dirigé sur terre ces opérations en Norvège.

Le lieutenant-général Diet fut le héros de Narvik.

Les opérations sur mer... Les opérations sur mer ont été effectuées sous la direction de l'amiral-général Saalwachter et des amiraux Caris et Bohm, ainsi que du vice-amiral Lütjens.

Les opérations de l'Armée aérienne étaient sous la direction du colonel-général Milch et du lieutenant- général Geissler.

Le haut commandement de l'Armée allemande, le colonel-général Keitel en qualité de chef et le général Jodl, en qualité de chef de l'Etat-Major Général de l'Armée, étaient responsables de l'exécution de mes ordres pour tout l'ensemble de l'action.

La menace hollando-belge.

Avant même que la campagne de Norvège eût pris fin, les nouvelles de l'Ouest devenaient de plus en plus inquiétantes. Alors qu'avant le début de la guerre on était préparé, au cas d'un règlement de compte devenu inévitable avec la France et l'Angleterre, à percer la ligne Maginot, entreprise à laquelle les troupes allemandes avaient été entraînées et pour laquelle elles avaient été munies des armes nécessaires, il s'avéra dès les premiers mois de la guerre qu'il serait nécessaire d'envisager une initiative éventuelle contre la Belgique et contre la Hollande. Alors que tout d'abord, face à ces dernières puissances, l'Allemagne n'avait pour ainsi dire, en dehors des troupes de couverture requises, disposé d'aucune unité et commençait seulement à développer son système de fortifications, une concentration d'unités françaises s'effectuait manifestement à la frontière franco-belge. En particulier, la concentration de presque toutes les divisions blindées et motorisées dans ce secteur permettait de reconnaître qu'on avait l'intention dans tous les cas la possibilité, de se jeter avec la rapidité de éclair sur la frontière allemande à travers la Belgique.

Décisive fut alors la constatation suivante : alors que dans l'hypothèse d'une interprétation loyale de la neutralité hollando-belge, les deux pays auraient été contraints, précisément en présence de la concentration d'énormes forces anglo-françaises à leurs frontières de diriger, eux aussi, leur attention principalement sur l'Ouest, ils se mirent dans la même mesure à retirer de plus en plus leurs troupes de cette région pour occuper leur frontière du côté de l'Allemagne. De même, les informations concernant les conversations en cours entre les états-majors jetaient un jour singulier sur la conception de la neutralité hollando-belge. Je n'ai pas besoin de souligner que ces conversations auraient dû avoir lieu avec les deux parties, si elles avaient été réellement neutres. D'ailleurs les indices d'un mouvement projeté par les troupes franco- anglaises à travers la Hollande et la Belgique contre la région industrielle allemande se multiplièrent au point que l'on dut alors de notre côté également, considérer cette menace comme le plus imminent des dangers.

Je signalai alors à l'Armée allemande la possibilité de pareille conjoncture et lui donnai les instructions détaillées nécessaires. Au cours de nombreux entretiens au Quartier-général avec les commandants en chef des trois armes, les chefs des groupes d'armée et des armées, ainsi qu'avec les chefs de quelques entreprises importantes, les thèmes furent définis et discutés à fond pour, avec la compréhension voulue, servir de base à un entraînement spécial dans les corps de troupe.

À la suite de quoi, les modifications nécessaires furent apportées à toute la concentration stratégique allemande.

Les observations minutieuses partout faites amenèrent peu à peu à reconnaître que l'on pouvait compter à tout moment sur une attaque anglo-française environ à partir du début de mai.

Le plan des opérations de l'ouest.

L'appréhension d'une invasion des soi- disant alliés en Hollande et en Belgique d'un moment à l'autre prit de plus en plus corps les 6 et 7 mai, notamment sur la foi de

communications téléphoniques échangées entre Londres et Paris et qui étaient parvenues à notre connaissance. Le jour suivant - le 8 mai - je donnai en conséquence l'ordre d'attaquer immédiatement le 10 mai à 5 h 35 du matin. L'idée fondamentale de ces opérations était, en renonçant à de petits succès secondaires, d'engager l'ensemble de nos forces - surtout l'armée et l'aviation - de manière à aboutir, dans l'exécution logique des opérations prévues, à l'anéantissement total des forces franco-anglaises. À la différence du plan Schlieffen de 1914, je fis porter le centre de gravité de l'opération à l'aile gauche du front de rupture, mais en conservant les apparences de l'adoption du schème inverse. Ce stratagème réussit. Les mesures de l'adversaire me facilitèrent, il est vrai, l'établissement du dispositif de l'ensemble de l'opération. La concentration de toutes les forces anglo-françaises motorisées face à la Belgique permettait en effet de considérer comme certain que le commandement suprême des armées alliées avait résolu de pénétrer dans ce secteur par les voies et moyens les plus rapides.

Or, eu égard à la solidité de toutes les divisions d'infanterie allemandes engagées, une attaque dans le flanc droit du groupe d'armée franco-anglais motorisé devait aboutir à une désagrégation et à une dissolution complètes et, vraisemblablement même, à un encerclement.

Comme seconde opération, j'avais prévu l'occupation de la ligne de la Seine jusqu'au Havre ainsi que l'établissement d'une solide position de départ sur la Somme et sur l'Aisne pour la troisième attaque qui, avec des forces énormes, devait percer par le plateau de Langres jusqu'à la frontière suisse. Gagner la côte jusqu'au Sud de Bordeaux devait être le couronnement des opérations.

C'est dans ce cadre et dans cet ordre que la campagne s'est déroulée.

L'éloge du soldat allemand.

Le succès de cette suite de batailles, la plus prodigieuse de l'histoire du monde, est dû en première ligne au soldat allemand lui-même. Il a, de façon sublime, de nouveau fait ses preuves partout où il a été engagé. Et tous les rameaux de l'ethnie allemande ont ici leur part égale de gloire.

De même, les soldats des nouveaux districts rattachés au Reich depuis 1938, se sont magnifiquement battus et ont versé leur tribut de sang. Cet héroïque dévouement de tous les Allemands rendra sacré et cher à jamais non seulement à la génération présente mais encore aux âges futurs le Grand Empire Allemand issu de cette guerre.

Si j'apprécie les éléments à l'action desquels nous sommes redevables de cette victoire glorieuse entre toutes, mon premier éloge ira aux cadres qui, précisément dans cette campagne, ont été à la hauteur des exigences les plus extrêmes de la situation.

La direction des opérations de l'armée.

L'armée, elle s'est acquittée sous la direction du colonel-général von Brauchitsch et de son chef d'état-major, le général Halder, de façon vraiment glorieuse des tâches qui lui étaient confiées.

Et si l'organisation du commandement de l'Armée allemande de jadis a déjà été considérée comme la meilleure du monde, elle mérite aujourd'hui au moins une admiration

égale. Et même, le succès obtenu décidant, en définitive, en dernier ressort, le commandement de l'Armée nouvelle doit être regardé comme meilleur encore.

Subdivisée en trois groupes d'armées, l'armée de l'Ouest était sous les ordres des colonels-généraux Ritter von Leeb, von Rundstedt et von Bock.

Le groupe d'armée du général Ritter von Leeb avait tout d'abord la mission de tenir à l'aile gauche de façon énergiquement défensive le front de l'Ouest depuis la frontière suisse jusqu'à la Moselle. Ce n'était que dans le cours ultérieur des opérations que ce front, devait lui aussi, se mettre en mouvement et intervenir activement dans la bataille d'anéantissement, avec deux armées sous la direction des généraux von Witzleben et Dollmann.

Le 10 mai à 5 heures 35 du matin, les deux groupes d'armées des colonels-généraux von Rundstedt et von Bock avaient commencé leur attaque. Ils avaient pour mission d'enfoncer toutes les positions ennemies le long des frontières, de la Moselle à la mer du Nord, d'occuper la Hollande, de percer jusqu'à Anvers et la ligne de la Dyle, de prendre Liège et, surtout, avec les forces d'attaque massées à l'aile gauche, d'atteindre la Meuse, de forcer le passage entre Namur et Carignan, en y faisant porter tout le poids des divisions blindées et motorisées disponibles à Sedan, de pousser jusqu'à la mer en s'appuyant au réseau fluvial de l'Aisne et de la Somme ainsi que de ses canaux.

Le groupe d'armées Rundstedt, opérant dans le Sud avait en outre la mission importante d'assurer méthodiquement au cours de la percée la protection prévue du flanc gauche, ceci pour empêcher d'emblée la répétition du "miracle de la Marne" de 1914.

Cette opération de grande envergure, déjà décisive pour le cours ultérieur de la guerre et qui, selon nos plans, entraîna l'anéantissement du gros des troupes françaises et du corps expéditionnaire britannique tout entier, fit déjà éclater l'excellence du génie stratégique allemand.

Outre les deux chefs de groupes d'armées et leurs chefs d'état major : le lieutenant-général von Sodenstern et le lieutenant-général von Salmuth, les chefs d'armée suivants firent preuve du plus haut mérite : le colonel-général von Kluge, chef de la 4ème armée, le colonel-général List, le colonel-général List, chef de la 12ème armée, le colonel-général von Reichenau, chef de la 6ème armée, le général von Küchler, chef de la 18ème armée, le général Busch, chef de la 16ème armée, les généraux von Kleist, Guderian, Hoth et Hoeppner, chefs d'unités blindées et motorisées.

Quant au grand nombre d'autres généraux et officiers qui se sont distingués au cours de ces opérations, vous les connaissez, Messieurs les Députés, par l'octroi des plus hautes distinctions honorifiques qui leur ont été accordées.

La poursuite des opérations en direction générale de l'Aisne et de la Seine n'avait pas pour premier objectif la prise de Paris, mais de constituer ou de consolider une position de base pour effectuer une percée vers la frontière suisse. Cette vaste manœuvre d'attaque se déroula également selon nos plans grâce à l'excellent commandement des chefs de tous grades.

La mutation intervenue sur ces entrefaites dans le haut commandement de l'armée française devait raviver la résistance de celle-ci, imprimer à la lutte mal commencée l'heureux revirement que les alliés en attendaient.

Paris tomba.

En fait, ce n'est qu'après avoir brisé sur plusieurs points une très opiniâtre résistance qu'ont réussi sans heurts les nouvelles manœuvres d'attaque des armées allemandes. Les soldats allemands eurent ici l'occasion de montrer non seulement le haut degré de leur bravoure mais encore l'excellence de leur formation militaire. Animée par l'exemple d'innombrables officiers et sous-officiers ainsi que l'exemple individuel de valeureux soldats, l'infanterie fut toujours entraînée en avant même dans les situations les plus difficiles. Paris tomba ! La rupture de la résistance ennemie sur l'Aisne fraya la voie pour la percée vers la frontière suisse. Dans un vaste mouvement enveloppant, nos armées débordèrent derrière la ligne Maginot, qui, à son tour, assaillie sur deux points à l'Ouest de Sarrebruck et de Neu-Brissac par le groupe d'armées Leeb sortant des positions de réserve, fut percée sous le commandement des généraux von Witzleben et Dollmann.

Ainsi nous avons réussi... non seulement à envelopper dans son ensemble le front formidable de la résistance française, mais encore à le démembrer et à le contraindre à la capitulation que vous savez.

Ces opérations trouvèrent leur couronnement dans la marche en avant désormais générale de toutes les armées allemandes, à leur tête, divisions blindées et motorisées de l'armée. Le but est d'opérer une poussée de l'aile gauche en suivant le Rhône en direction de Marseille et de l'aile droite par-delà la Loire en direction de Bordeaux et de la frontière espagnole, de détruire les restes désagrégés de l'armée française et d'occuper le territoire français.

Je reviendrai tout à l'heure spécialement sur l'entrée en guerre de notre alliée, qui se produisit sur ces entrefaites.

Lorsque le maréchal Pétain offrit la capitulation de la France, il n'a pas seulement mis bas ce qui lui restait d'armes, mais il a mis fin aussi à une situation que tout soldat devait regarder comme entièrement intenable. Seul... le sanguinaire dilettantisme d'un monsieur Churchill est à même, soit de ne pas saisir cette vérité, soit de la camoufler délibérément par ses mensonges.

Dans la 2ème et dans la 3ème et dernière phase de cette guerre se sont distingués comme chefs d'armées, en même temps que les généraux déjà nommés, les généraux von Witzleben, von Weichs, Dollmann et Strauss.

Dans les rangs des armées les vaillants régiments et divisions des formations S.S.

Si j'exprime ici ma reconnaissance et celle du peuple allemand aux généraux commandants de groupes d'armées et d'armées, que je viens de nommer, j'entends remercier en même temps tous les autres officiers qu'il m'est impossible de citer nominativement et surtout les collaborateurs anonymes de l'état-major.

L’armée de terre et l’armée de l’air se sont couvertes de gloire.

Dans cette guerre mes Députés, l'infanterie allemande a maintenu son ancienne réputation d'être la meilleure infanterie du monde. Toutes les autres armes de notre armée ont rivalisé avec elle : l'artillerie, le génie et surtout nos jeunes unités blindées et motorisées.

Cette guerre a vu l'arme blindée allemande faire son entrée dans l'histoire universelle. Les hommes des formations militaires S.S. ont contribué à écrire cette page de gloire.

Mais les troupes de transmission, les services de construction du génie, les sapeurs de chemin de fer et autres ont droit par leur belle conduite aux plus vifs éloges.

Dans le sillage des armées suivaient les formations de l'organisation Todt ainsi que les services du travail du Reich qui se sont chargés de la réfection des routes et de la remise en état des ponts.

Cette fois, dans les rangs des armées, ont combattu également des éléments de la défense contre avions de notre arme aérienne. Dans les premières lignes, ils ont contribué à briser la force de résistance et l'élan de l'ennemi. Il faudra un certain recul pour définir leur rôle.

La mission et l'entrée en action des forces aériennes.

Le 10 mai, dès l'aube première, des milliers d'appareils de combat et de bombardiers piquaient du haut des airs, couverts par des avions de chasse et de destruction, sur les aéroports ennemis. En peu de jours, notre aviation était maîtresse incontestée de l'air. Et ce rôle prédominant, elle ne cessa pas un instant de le jouer. Ce n'est que là où temporairement ne se montraient pas les aviateurs allemands que les avions de chasse ou de bombardement ennemis purent faire une très courte apparition. Pour le reste, ils en étaient réduits à opérer à la faveur de la nuit noire.

La mise en action... de l'arme aérienne dans cette lutte s'est faite sous le commandement du généralfeldmaréchal. Sa tâche était :

1. d'anéantir l'arme aérienne de l'ennemi et de la faire disparaître du firmament ;
2. de soutenir directement et indirectement la troupe qui combattait par des attaques ininterrompues ;
3. de détruire les éléments de direction et de déplacement de l'ennemi ;
4. d'affaiblir et de briser le moral et la force de résistance de l'ennemi ;
5. débarquer des troupes de parachutistes en tant qu'unités de pointe.

Admirable est la façon dont l'aviation a été employée dans la marche générale des opérations, ainsi que son adaptation aux exigences tactiques du moment. Si les succès n'avaient jamais pu être obtenus sans la bravoure de l'armée, toute cette vaillance aurait été en pure perte sans l'élan héroïque de l'aviation.

L'armée de terre et l'armée aérienne sont, toutes deux, dignes de la plus haute gloire.

L'organisation de la mise en action de l'armée aérienne.

L'aviation, à l'Ouest, a été employée sous le commandement en chef personnel du général-feldmaréchal Göring.

Son chef d'état-major général était le général de brigade Jeschonnek.

Les deux flottes aériennes étaient commandées par le général d'aviation Sperrle et par le général d'aviation Kesserling.

Les corps d'aviateurs sous leurs ordres se trouvaient sous le commandement des généraux d'aviation Grauert et Keller du lieutenant- général Loerzer et du lieutenant-général Ritter von Grein, ainsi que du général de brigade Baron von Richthofen.

Les deux corps de DCA étaient sous le commandement du général d'artillerie DCA Weise et du général de brigade Dessloch.

La 9ème division d'aviateurs, sous son général de brigade Coeler mérite d'être spécialement mentionnée.

Le commandant des troupes de parachutistes : le général d'aviation Student, a été lui-même grièvement blessé.

La direction des opérations aériennes en Norvège a été assurée par le général d'aviation Stumpff.

L'instruction des formations de réserve.

Pendant que les millions de soldats de l'armée, de l'armée aérienne et des formations militaires S.S, prenaient part à ces combats, d'autres ne pouvaient être enlevés aux unités de réserve qui se trouvaient en formation dans le pays. Un grand nombre d'excellents officiers ont dû, si dur que ce fût pour eux-mêmes, diriger et surveiller l'instruction de ces soldats qui, soit comme réserves, soit comme nouvelles formations, ne peuvent venir que plus tard sur les fronts. Avec toute la compréhension que l'on avait pour les sentiments de ceux qui se sentaient désavantagés, l'intérêt supérieur devait primer là également. Le Parti, l'État, l'Armée, la Marine, l'Aviation et les S.S. ont donné au front tout homme qui n'était pas strictement indispensable. Mais la lutte n'aurait pu être poursuivie sur le front si l'on n'avait assuré la constitution des réserves de l'Armée, de la Flotte, des formations S.S, ainsi que le fonctionnement du Parti et de l'État. Comme organisateurs de l'Armée de réserve dans le pays, de l'équipement et du ravitaillement de l'Aviation, se sont acquis les plus éminents mérites le général d'artillerie Fromm et le général d'aviation Udet.

Les collaborateurs du Führer à l'état-major du haut commandement de l'armée.

Je ne puis terminer cette énumération de tous ces généraux et amiraux qui ont bien mérité de la patrie sans faire aussi mention spéciale de ceux qui, à l'état-major du Haut Commandement de l'Armée, ont été mes plus intimes collaborateurs : Le colonel-général Keitel, comme chef du Haut Commandement de l'Armée et le général de brigade Jodl, comme chef de son état-major.

En de longs mois, remplis de travail et de soucis, avec leurs officiers, ils ont contribué pour la meilleure part à la réalisation de mes projets et de mes idées.

C'est seulement lorsque la guerre sera terminée que l'on pourra apprécier dans toute sa valeur ce que notre Marine de guerre et ses chefs ont accompli.

La belle tenue du front intérieur.

En terminant ces considérations purement militaires sur les évènements, l'amour de la vérité historique m'oblige à souligner le fait que tout cela n'aurait pas été possible sans l'attitude du front intérieur et, notamment, sans la création, l'activité et le travail du Parti national-socialiste.

En 1919, au moment de la plus profonde décadence, il a inscrit à son programme la réorganisation d'une armée nationale allemande et, durant des dizaines d'années, il a poursuivi la réalisation de cette idée avec une résolution fanatique. Sans son activité, auraient fait défaut toutes les conditions d'un redressement du Reich allemand et, par suite, de la création d'une armée allemande. Il a notamment donné à la lutte sa base idéologique. Au don insensé de la vie de nos adversaires démocratiques pour défendre les intérêts de leurs ploutocraties, il oppose la défense d'une communauté du peuple. De son activité résulte cette union du front et du pays, qui malheureusement n'existait pas pendant la Grande Guerre. Je tiens donc à désigner parmi eux les hommes suivants, entre une foule d'autres, auxquels revient le haut mérite d'avoir réalisé la possibilité de fêter de nouveau des victoires dans une nouvelle Allemagne.

Le Ministre du Reich Hess, membre du Parti, lui-même ancien soldat de la Grande Guerre, qui, depuis les premiers temps de la création du Mouvement, fut un des plus fidèles co-militants de la création de ce nouvel État et de son armée ;

le chef d'état-major de la SA, Lutze, membre du Parti, qui a organisé les millions d'hommes de la SA dans l'intérêt de la conservation de l'État au sens le plus élevé et qui a assuré leur instruction prémilitaire et postmilitaire ;

Himmler, membre du Parti, qui a organisé tout notre système de sûreté nationale ainsi que les formations militaires S.S ;

Hierl, membre du Parti, fondateur et chef du Service national du Travail ;

Ley, membre du Parti, est le garant du moral de notre population ouvrière.

Le Ministre du Reich, général de brigade Dr. Todt, membre du Parti, est l'organisateur de la fabrication des armes et des munitions, et s'est acquis un mérite impérissable comme constructeur de notre puissant réseau de routes stratégiques et du front de fortifications à l'Ouest ;

le Ministre Dr. Goebbels, membre du Parti, est le chef d'une propagande dont le niveau saute surtout aux yeux quand on la compare à celle de la Grande Guerre. Parmi les nombreuses organisations du front intérieur, il y a encore à mentionner celle de l'Œuvre de guerre du Secours d'hiver et de l'Œuvre d'assistance nationale-socialiste, sous la direction de Hilgenfeldt, membre du Parti ;

et l'Union allemande de défense passive, sous la direction du général d'artillerie de la DCA. von Schroder. Je ne puis terminer ce palmarès sans remercier enfin l'homme qui, depuis des années, a réalisé mes directives en politique extérieure au prix d'un travail infatigable et épuisant.

Le nom du membre du Parti, von Ribbentrop, restera lié à jamais à l'histoire du redressement politique de la Nation allemande.

Mes chers Députés !

En qualité de Führer et chef suprême de la Wehrmacht allemande j'ai décidé de remettre les distinctions à ces généraux méritants devant le forum qui est en vérité la meilleure représentation de toute la nation allemande. Je dois placer en tête devant le forum qui est en vérité la meilleure représentation de toute la nation allemande. Je dois placer en tête un homme envers qui il m'est difficile de trouver un remerciement suffisant pour les mérites qui unissent son nom au Mouvement, à l'État et surtout à l'armée aérienne allemande.

Mérites uniques ru Reichsmaréchal Göring.

Depuis l'époque de la fondation des Sections d'Assaut, le camarade du Parti Göring est solidaire du développement et de l'ascension du mouvement. Depuis notre accession au pouvoir, sa force de travail et son goût des responsabilités ont accompli pour le bonheur du peuple et du Reich allemands des prouesses sans lesquelles on ne peut plus concevoir l'histoire de notre nation.

Depuis la réorganisation de la Wehrmacht allemande, Il fut le fondateur de l'armée aérienne de l'Allemagne. Il n'est donné qu'à peu de mortels de faire sortir un instrument militaire du néant et de le développer au point d'en faire la plus forte armée en son genre au cours d'une vie.

En qualité de créateur de l'aviation allemande, en tant que simple particulier, le général-feldmaréchal Göring a déjà apporté la plus haute contribution à la reconstitution de la force armée allemande.

En qualité de chef de l'aviation militaire allemande ; dans le cours actuel de la guerre, il a contribué à créer les conditions premières de la victoire.

Ses mérites sont uniques !

C'est pourquoi je le nomme Reichsmaréchal de la Grande-Allemagne et lui confère la Grande Croix de la Croix de Fer.

Promotions de généraux et d’amiraux.

En reconnaissance des mérites qu'ils se sont acquis dans la victoire des armes allemandes au cours de la lutte pour la liberté et l'avenir de la Grande-Allemagne j'ai promu :

le commandant en chef de l'armée, le colonel-général von Brauchitsch au grade de général feldmaréchal ;

le colonel-général von Rundstedt, commandant en chef du groupe d'armées A au grade de général feldmaréchal;

le colonel-général chevalier von Leeb, commandant en chef du groupe d'armées C au grade de général feldmaréchal ;

le colonel-général von Bock, commandant en chef du groupe d'armées B au grade de général feldmaréchal ;

le colonel-général List, commandant en chef de la 12ème armée, au grade de général feldmaréchal ;

le colonel-général von Kluge, commandant en chef de la 4ème armée, au grade de général feldmaréchal ;

le colonel-général von Witzleben, commandant en chef de la 1ère armée, au grade de général feldmaréchal ; l

e colonel-général von Reichenau, commandant en chef de la 6ème armée, au grade de général feldmarechal ;

Colonels-généraux.

le général Halder, chef de l'état-major général de l'armée au grade de colonel-général ;

le général Dollmann, commandant en chef de la 7ème armée au grade de colonel-général ;

le général Baron von Weichs, commandant en chef de la 2ème armée, au grade de colonel-général ;

le général Küchler, commandant en chef de la 18ème armée au grade de colonel-général ;

le général Busch, commandant en chef de la 16ème armée, au grade de colonel-général ;

le général Strauss, commandant en chef de la 9ème armée au grade de colonel-général ;

le général von Falkenhorst, commandant militaire en Norvège, au grade de colonel-général ;

le général von Kleist, général commandant le 12ème corps d'armée, au grade de colonel-général ;

le général chevalier von Schobert, général commandant le 7ème corps d'armée, au grade de colonel-général ;

le général Guderian, général commandant le 14ème corps d'armée, au grade de colonel-général ;

le général Hoth, général commandant le 15ème corps d'armée au grade de colonel-général ;

le général Hoeppner, général commandant le 16ème corps d'armée au grade de colonel-général ;

le général Hasse, général commandant le 3éme corps d'armée au grade de colonel-général ;

Eu égard à ses mérites uniques, j'ai promu

le général de division Dietl, général commandant le corps de montagne en Norvège au grade de général d'infanterie et lui décerne comme premier officier de la Wehrmacht allemande la Feuille de chêne à la croix de chevalier de la Croix de Fer.

Promotions dans la marine de guerre.

Sous réserve d'une distinction générale ultérieure des chefs et officiers de la marine de guerre du Reich, j'ai promu :

l'amiral Carls, amiral commandant les forces navales dans la Baltique et en même temps chef des formations de marine Est, au grade d'amiral général.

Promotions de généraux-feldmaréchaux.

En considération des exploits uniques de l'arme aérienne allemande, j'ai promu :
le colonel-général Milch, au grade de général-feldmaréchal ;
le général d'aviation Sperrle, au grade de général-feldmaréchal ;
le général d'aviation Kesselring, au grade de général-feldmaréchal ;
le général d'aviation Stumpff, au grade de colonel-général ;
le général d'aviation Grauert, au grade de colonel-général ;
le général d'aviation Keller, au grade de colonel-général ;
le général d'artillerie de DCA Weise, au grade de colonel-général.

Généraux d'aviation.

J'ai promu en outre :
au grade de généraux d'aviation :
le général de division Geissler ;
le général de brigade Jeschonnek ;
le général de division Loerzer ;
le général de division Ritter von Greim et
le général de brigade Frhr von Richthofen.

Promotion au sein du haut commandement de l'armée.

Dans mon quartier général, j'ai promu :
le colonel-général Keitel, au grade de général-feldmaréchal,
le général de brigade Jodl, au grade de général d'artillerie.

En annonçant ces promotions à l'occasion de la plus victorieuse des campagnes de notre histoire, devant ce forum et, par conséquent, devant toute la nation allemande, j'honore par là-même toute l'armée du Reich national-socialiste grand-allemand.

Je ne puis terminer ces considérations sur cette lutte sans faire mention ici-même de notre allié.

L'allié italien.

Depuis qu'il existe un régime national-socialiste, son programme de politique extérieure s'est assigné deux buts :

1. parvenir à une amitié véritable avec l'Italie et
2. parvenir à établir les mêmes rapports avec l'Angleterre.

Vous savez, mes camarades du Parti, que j'ai soutenu ces conceptions il y a vingt ans déjà tout comme par la suite. J'ai traité et défendu par la plume et la parole ces idées à d'innombrables reprises alors que j'étais simple membre de l'opposition sous la république démocratique. Lorsque le peuple allemand me chargea de sa haute direction, je me suis efforcé de réaliser pratiquement ce vieux but de la politique extérieure nationale-socialiste. Je

suis affligé aujourd'hui encore de n'être pas parvenu, malgré tous mes efforts, à cette amitié avec l'Angleterre qui - je le crois fermement - eût été une bénédiction pour les deux peuples, et cela en dépit de mes efforts sincères et soutenus.

Mais je suis d'autant plus heureux que tout au moins le premier point de mon programme de politique extérieure ait pu être réalisé. Je le dois surtout au génie qui est aujourd'hui à la tête du peuple italien. Car ce n'est que grâce à son action d'une portée séculaire qu'il a été possible de réunir les deux révolutions si apparentées spirituellement pour sceller finalement par le sang versé en commun une alliance qui est appelée à ouvrir à l'Europe une vie nouvelle.

L'honneur personnel d'être l'ami de cet homme me comble lorsque je songe à l'originalité de cette destinée qui présente autant de points communs avec la mienne que nos deux révolutions en ont entre elles. Qui plus est, les mêmes analogies se rencontrèrent dans l'histoire de l'unification et de l'ascension de nos deux peuples.

Depuis le relèvement de la nation allemande nous n'avons pu entendre que d'Italie des voix humaines pleines de compréhension. Une communauté vivante d'intérêts est née de cette compréhension réciproque. Elle fut finalement consacrée par des traités.

L'année passée, lorsque cette guerre fut imposée au Reich contre mon désir et contre ma volonté, une concordance de l'action ultérieure de nos deux États fut convenue entre Mussolini et moi. Le profit que valut au Reich l'attitude de l'Italie fut extraordinaire. La situation et l'attitude de l'Italie nous ont profité non seulement au point de vue économique, mais aussi au point de vue militaire. Dès le début, l'Italie a retenu de forts effectifs ennemis et paralysé surtout la liberté de ses dispositions stratégiques. Mais lorsque le Duce jugea le moment venu de prendre position, l'arme au poing, contre les violences permanentes et insupportables qui lui étaient faites par les immixtions françaises et anglaises, et que le roi eut signé la déclaration de guerre, il le fit de sa propre et libre initiative.

D'autant plus grand... D'autant plus grand doit être notre sentiment de reconnaissance. L'intervention de l'Italie a contribué à faire reconnaître plus rapidement en France qu'il était parfaitement inutile de continuer la résistance.

Depuis lors, notre alliée a combattu d'abord sur les crêtes et les cimes des Alpes et maintenant dans les vastes espaces de sa sphère d'intérêts. Ses attaques aériennes d'aujourd'hui et ses combats sont précisément menés dans l'esprit propre à la Révolution fasciste et suivis par nous avec le sentiment qu'éprouve le National-socialisme pour l'Italie fasciste.

Toute douleur éprouvée par l'Italie, comme celle qu'elle a ressentie, ces jours, lors de la mort de Balbo. est également une douleur pour l'Allemagne. Chacune de ses joies est aussi notre joie. Notre collaboration sur le terrain politique et militaire est absolue. Elle effacera l'injustice commise au cours de longs siècles envers le peuple allemand et le peuple italien. En effet, notre objectif final est notre victoire commune.

Notre situation pour l’avenir.

Mes Députés, hommes du Reichstag allemand, si je vous parle maintenant d'avenir, ce n'est pas pour me vanter et plastronner. Je puis tranquillement laisser ce soin à d'autres qui en ont sans doute beaucoup plus besoin que moi, par exemple à Monsieur Churchill. Je désire donc vous présenter sans aucune exagération un tableau de la situation telle que je la vois.

1. Le cours de ces dix derniers mois de guerre a justifié ma conception des choses et donné tort à l'opinion de mes adversaires.

Si certains hommes d'État anglais affirment que leur pays sort grandi de chaque défaite et de chaque insuccès, je pourrai certainement me permettre de vous dire que nous, nous sortons plus forts aussi, mais de nos succès.

Je vous ai déjà déclaré le 1er septembre de l'année dernière que quoi qu'il advienne, ni la force des armes, ni le temps n'abattront jamais l'Allemagne. Le Reich aujourd'hui est plus fort militairement que jamais auparavant. Vous avez vu les pertes, graves, certes, dans le détail, mais cependant si faibles dans l'ensemble que l'Armée allemande a subies dans la lutte des trois derniers mois. Si vous songez que dans cet espace de temps nous avons établi un front qui va maintenant du Cap Nord à la frontière d'Espagne, ces pertes comparées notamment à celles de la Grande Guerre, sont extrêmement faibles. Il en faut chercher la raison, non seulement dans la conduite en général excellente de la guerre, dans la parfaite formation tactique de chaque soldat, des unités, ainsi que dans la coopération des armes. Une autre cause en est que les nouvelles armes étaient bonnes et appropriées aux buts proposés, la troisième cause est le renoncement conscient à tout succès de prestige. Moi-même, je me suis efforcé d'éviter toute offensive, toute opération qui ne fût pas nécessaire pour anéantir vraiment l'adversaire, mais qui n'aurait été entreprise que par souci d'un prétendu prestige.

L’armée est plus forte que jamais.

Cependant nous avons évidemment pris nos précautions en prévision de pertes beaucoup plus élevées. Les hommes de notre peuple, que nous avons ainsi épargnés, pourront contribuer à la poursuite d'une lutte pour la liberté, qui nous est imposée. Actuellement, un grand nombre de nos divisions sont retirées de France et ont été rappelées dans leurs garnisons. Beaucoup de soldats peuvent être envoyés en permission. Armes et engins sont remis en état ou complétés par un nouveau matériel. En somme, l'armée est aujourd'hui plus forte que jamais.

2. Les armes.

La perte en armes dans la campagne de Norvège et notamment dans celle de Hollande, de Belgique et de France, est minime. Elle est insignifiante comparativement à la production.

Armée et aviation sont, au moment même où je vous parle, plus parfaites dans leur équipement et plus fortes de Belgique et de France,

3. Munitions.

Le ravitaillement en munitions a été préparé dans une telle mesure, les réserve accumulées sont si grandes, qu'il a même fallu dans de nombreux domaines procéder à une restriction ou à une nouvelle orientation de la production, car les dépôts qui existaient, si considérablement agrandis qu'ils fussent, n'étaient plus en état de recevoir l'apport d'une production renforcée.

De même qu'en Pologne, la consommation de munitions fut inférieure à toutes les attentes. Elle a été minime par rapport aux approvisionnements. La totalité des réserves pour l'armée de terre et l'aviation est donc actuellement beaucoup plus grande pour toutes les armes qu'elle n'était avant l'attaque à l'Ouest.

Le plan de quatre ans assure les matières premières nécessaires.

4. Les matières premières importantes pour la guerre.

Grâce au plan de quatre ans l'Allemagne était excellemment pourvue même pour faire face aux charges les plus lourdes. Dans aucune armée du monde on n'a procédé, même de loin, à un remplacement aussi poussé des matières d'importation importantes pour la guerre par des matières de provenance nationale. Grâce à l'œuvre du Reichsmaréchal, la transformation de l'économie allemande en une économie autarcique de guerre a été effectuée dès le temps de paix. Nous possédons surtout les deux matières premières importantes : le charbon et le fer dans une mesure - je puis le dire aujourd'hui - illimitée. Quant à l'approvisionnement en carburant nos réserves sont abondantes, la capacité de notre production va croissant et pourra dans peu de temps satisfaire nos propres besoins même si toute importation devait cesser.

Le stock de nos réserves de métaux s'est élevé de prime abord par les collectes que nous avons faites à une valeur telle que nous pouvons envisager une guerre de n'importe quelle durée et nous ne sommes à la merci d'aucun événement. À cela s'ajoutent encore les possibilités qui résident dans l'utilisation d'un butin immense ainsi que dans l'exploitation des territoires que nous avons occupés. L'Allemagne et l'Italie possèdent dans l'espace économique qu'elles règlent et contrôlent en chiffre rond deux cents millions d'hommes, dont cent trente millions seulement sont des soldats, tandis que plus de soixante-dix millions sont employés exclusivement dans l'économie.

Mes Députés, je vous ai communiqué le 1er septembre que j'avais fait établir tout d'abord un nouveau plan de cinq ans pour soutenir cette guerre. Je puis vous assurer aujourd'hui que toutes les mesures visant à ce but ont été prises, mais aussi que - quoi qu'il puisse advenir - à l'heure actuelle je ne vois désormais plus aucun facteur qui nous menace d'aucune façon. La nourriture aussi est assurée pour une guerre de n'importe quelle durée grâce aux mesures qui cette fois ont été prises à temps.

Le peuple allemand ne forme qu'un seul bloc.

5. L'attitude du peuple allemand.

Grâce à l'éducation nationale-socialiste, le peuple allemand n'est pas entré dans cette guerre avec le sentiment superficiel d'un patriotisme de parade, mais avec le sérieux fanatique d'une race connaissant le sort qui l'attend, si elle devait être vaincue. Toutes les tentatives de la propagande de nos adversaires pour rompre l'unité du peuple allemand furent aussi stupides qu'inutiles. Dix mois de guerre ont encore intensifié ce fanatisme. Il est du reste vraiment malheureux que l'opinion du monde ne soit pas formée par des hommes qui veulent voir les choses comme elles sont, mais seulement par des hommes qui les voient comme ils les veulent.

Des réactionnaires incorrigibles ou des nihilistes aveugles peuvent bien être, dans leur for intérieur, tristes que les choses ne se soient pas passées comme ils le désiraient. Mais leur nombre est ridiculement petit et leur importance encore moindre.

Mais il semble, malheureusement, que l'étranger juge le peuple allemand à l'échelle de ce rebut de la Nation. Et c'est à cette opinion que des hommes d'État, débarqués de la politique, finissent par accrocher, dans leur fantaisie maladive, un nouvel espoir. Selon les circonstances, les généraux britanniques choisissent comme allié le "Général la Faim" ou la "Révolution menaçante". Il n'y a pas de non-sens, si fou soit-il, que ces gens ne présentent à leurs propres peuples pour pouvoir se maintenir pendant quelques semaines. Le peuple allemand a surtout témoigné de son attitude intérieure par la conduite de ses fils qui combattent sur les champs de bataille et qui en quelques semaines ont battu et anéanti l'adversaire militaire le plus fort qui fût, après l'Allemagne. Leur esprit était et est aussi l'esprit de la nation allemande !

Les rapports germano-russes.

6. Le monde ambiant.

Les politiciens anglais paraissent fonder leurs derniers espoirs - abstraction faite des nations alliées et associées se composant d'une lignée de chefs d'État sans trônes, d'hommes d'État sans peuples et de généraux sans armées - sur de nouvelles complications qu'ils espèrent pouvoir créer grâce à leur habileté qui a si bien fait ses preuves jusqu'à présent. Parmi ces espoirs, il y en a un qui est une véritable utopie juive, c'est l'idée que l'on pourrait de nouveau séparer la Russie de l'Allemagne.

Les relations germano-russes sont définitivement scellées. La raison de cette confirmation réside dans le fait que l'Angleterre et la France, soutenues par certains petits États, attribuaient constamment à l'Allemagne des projets de conquêtes dans des régions qui ne présentaient aucun intérêt pour elle. Tantôt on disait que l'Allemagne voulait occuper l'Ukraine, tantôt qu'elle voulait entrer en Finlande ; une autre fois, on prétendit que la Roumanie était menacée, enfin on craignit même pour la Turquie.

Dans ces circonstances, je considérai comme juste d'entreprendre avant tout avec la Russie une nette démarcation de nos intérêts, afin de définir, une fois pour toutes, quelles sont les régions que l'Allemagne croit devoir considérer comme intéressantes pour son avenir et quelles sont celles au contraire que la Russie estime nécessaires à son existence. Et c'est sur la base de cette claire délimitation des sphères d'intérêts respectives qu'intervint le nouveau règlement des relations germano-russes. En raison de la conclusion de cet accord, **il faut être naïf pour espérer une nouvelle tension entre les deux pays**. Ni l'Allemagne, ni la Russie n'ont fait un seul pas en dehors de leurs sphères d'intérêts. Mais l'espoir de l'Angleterre de pouvoir arriver à un allègement de sa propre situation en créant une crise européenne quelconque est un faux argument, pour autant qu'il s'agit des relations germano-russes. Les hommes d'État britanniques comprennent tout un peu lentement, ils apprendront donc aussi peu à peu à se rendre compte de ce fait.

Nous avons tendu la main à l'Angleterre et à la France en vue d'une entente.

Dans mon discours du 6 octobre, lorsque j'ai prédit le développement futur de cette guerre, je ne me suis pas trompé.

Je vous assurais, Députés, que je ne pouvais à aucun moment douter de la victoire. Si ce n'est pas spécialement dans les défaites que l'on voit les signes et les garanties de la victoire finale, je crois alors que le développement des évènements m'a donné raison jusqu'à présent. Bien que je fusse persuadé de ce développement, j'avais alors tendu la main à la France et à l'Angleterre pour arriver à une entente. La réponse que je reçus est encore gravée dans votre mémoire. Tous mes arguments tendant à leur montrer la stupidité de continuer cette guerre, à leur prouver qu'elles à y perdre et rien à y gagner que plaies et bosses, furent accueillis avec moquerie et traités avec dérision ou simplement passés sous silence. Je vous ai tout de suite assuré à ce moment-là que je craignais - en raison de ma proposition de paix - d'être même traité de couard qui ne veut plus combattre, parce qu'il ne le peut plus. Et les choses se sont bien passées ainsi. Je crois toutefois que déjà aujourd'hui la France - certes moins les hommes d'État coupables que le peuple lui-même - considère autrement cette date du 6 octobre. Quelles misères sans nom se sont abattues depuis lors sur ce grand pays et sur ce peuple ! Je ne veux même pas parler ici de tout ce que le soldat a dû souffrir pendant cette guerre.

Car ce qui, peut-être, est encore pire, ce sont les souffrances causées par le manque de conscience de ceux qui, sans raison aucune, ont chassé de leurs foyers des millions d'êtres humains dans le seul but d'entraver peut-être les opérations militaires allemandes. C'est là assurément une idée inconcevable. Cette évacuation produisit les effets les plus désastreux pour la stratégie alliée, mais elle affecta le plus cruellement ses malheureuses victimes civiles.

Ce que Messieurs Churchill et Reynaud, par leurs conseils et leurs ordres en cette matière, ont causé de souffrances à des millions d'hommes, voilà ce dont ils ne sauraient assumer la responsabilité ni dans ce monde, ni dans l'autre.

Tout cela, comme nous l'avons dit, n'aurait pas dû arriver. Car, encore au mois d'octobre, je n'ai réclamé à la France et à l'Angleterre rien d'autre que la paix.

Mais Messieurs les munitionnaires voulaient la continuation de la guerre à tout prix et cette guerre, ils l'ont eue.

Je suis trop soldat moi-même pour ne pas mesurer l'étendue du malheur engendré par de tels évènements. Et voici que de Londres je ne perçois qu'un seul cri, qui n'est pas le cri des masses, mais des politiciens. On crie à la continuation de la guerre.

J'ignore si ces politiciens se font une idée exacte de ce que sera cette future continuation de la guerre. Ils déclarent en tout cas qu'ils continueront cette guerre au besoin des bases du Canada, si l'Angleterre en tant que telle devait succomber. Je ne crois guère quant à moi que le peuple anglais ira là-bas, mais il semble bien que messieurs les profiteurs de guerre se retireront au Canada. Je pense bien que le peuple devra demeurer en Angleterre. À coup sur ce peuple verra la guerre à Londres d'un tout autre œil que ses soi-disant dirigeants ne la verront du Canada.

Croyez-moi, Messieurs les Députés, je ressens un profond dégoût à l'égard de cette espèce de destructeurs de peuples et d'États issus du parlementarisme. J'ai presque le cœur

gros de penser que le destin m'a élu pour donner le coup de grâce à ce que ces hommes là ont voué à la ruine, car il n'entrait pas dans mes vues de faire la guerre, mais d'ériger un État social de la plus haute culture.

Chaque année qui s'ajoute à cette guerre me ravit à cette tâche. Et ceux qui sont cause de cette déperdition, sont des nullités ridicules, des exemplaires de cette pacotille politique que la nature produit en série, pour autant que leur perversité vénale ne les range pas dans une catégorie spéciale.

Un dernier appel au bon-sens, surtout à celui des Anglais.

Mister ChurchiIl vient de déclarer une fois encore qu'il veut la guerre. Voilà six semaines qu'il a inauguré sa guerre aérienne dans laquelle il se croit apparemment de première force, notamment la guerre aérienne contre la population civile. Il est entendu qu'il fait cette guerre sous prétexte de s'en prendre aux installations d'importance militaire. Depuis Fribourg, ces installations sont des villes ouvertes, des bourgs, des villages, des habitations, des hôpitaux, des écoles, des jardins d'enfants et tout ce qui, en dehors de ces objets, peut encore être atteint. **Je n'ai guère permis jusqu'ici de donner la réplique. Mais cela ne veut pas dire que cela soit ou doive rester ma seule réponse.**

Je sais fort bien que la réponse que nous donnerons un jour fera fondre des souffrances et des malheurs sans nom sur des êtres humains. Naturellement, pas sur Mister ChurchiIl, car il se trouvera certainement alors au Canada, là où l'on a déjà transporté la fortune et les enfants des plus distingués des profiteurs de guerre. Mais pour des millions d'autres gens ce seront d'atroces souffrances. **Et Mister ChurchiIl devra m'en croire cette fois peut-être, par exception, lorsqu'en prophète je prévois qu'un grand empire mondial s'en trouvera détruit. Un empire mondial qu'il n'a jamais été dans mes intentions d'anéantir ou même de léser en quoi que ce soit. Seulement je ne me dissimule en aucune façon que la continuation de cette lutte ne pourra se terminer que par la destruction intégrale de l'un des deux adversaires. À Mister ChurchiIl de croire que ce sera l'Allemagne qui sera détruite ; je sais, moi, que ce sera l'Angleterre !**

À cette heure je me sens tenu en conscience d'adresser une fois encore un appel à la raison, à celle de l'Angleterre. Je crois pouvoir le faire parce que je ne sollicite pas en vaincu mais je parle raison en vainqueur. Je ne vois aucun motif qui puisse contraindre à poursuivre cette lutte.

Je plains ceux qui en seront les victimes. À mon propre peuple aussi je voudrais épargner ces sacrifices. Je sais que des millions d'hommes et d'adolescents en Allemagne brûlent de se mesurer enfin avec l'ennemi qui, sans l'ombre d'une raison, nous a pour la seconde fois déclaré la guerre. Mais je sais aussi qu'il y a chez nous, au foyer, bien des femmes et des mères qui, tout en étant sincèrement prêtes à sacrifier ce qui leur est le plus cher, n'en sont pas moins attachées de tout leur cœur à ces êtres aimés.

Libre à Monsieur Churchill de dédaigner ma déclaration en criaillant qu'elle est le triste fruit de ma peur et de mon doute en la victoire finale. J'aurai alors, du moins, soulagé ma conscience en face des évènements à venir.

Messieurs les Députés, hommes du Reichstag allemand !

Si nous reportons nos regards sur les 10 mois révolus, nous serons tous subjugués par la grâce de la Providence qui nous a permis d'accomplir cette grande œuvre. Elle a béni nos résolutions et sur les aspérités du chemin elle est demeurée à nos côtés. Je me sens moi-même remué par la conscience de la destinée qu'elle m'a dévolue de rendre à mon peuple sa liberté et son honneur.

L'opprobre qui, il y a vingt-deux ans, prit naissance dans la forêt de Compiègne, a été en ce lieu-là même à tout jamais effacé. J'ai nommé aujourd'hui... devant l'histoire les hommes qui m'ont rendu possible l'accomplissement de la grande tâche. Tous ils ont donné le plein de leur mesure, ils ont voué au peuple allemand leurs talents et leur labeur. Je voudrais terminer en me ressouvenant de ces héros inconnus qui n'ont pas en une moindre mesure fait leur devoir, qui des millions de fois ont exposé leur sang et leur vie et se trouvaient prêts à toute heure, en braves officiers et soldats allemands, à consentir pour leur peuple le plus haut sacrifice qu'on puisse attendre d'un homme. Beaucoup d'entre eux dorment maintenant à côté des tombes où leurs pères reposent déjà depuis la grande guerre. Ils sont les martyrs d'un héroïsme caché. Ils sont un symbole pour ces centaines de milliers de fantassins, de soldats des formations blindées et des formations anti-chars, de sapeurs, de canonniers, de marins, d'aviateurs, d'hommes des formations militaires de la S.S. et de tous ces autres combattants, qui dans la lutte menée par l'Armée allemande, se sont mis en ligne pour la liberté et l'avenir de notre peuple et pour l'éternelle gloire du grand Reich allemand national-socialiste.

Allemagne !

Sieg Heil !